

*Libelle*  
*Collet*  
*24/600*

ABONNEMENTS.

Un an.....50 cts.  
Six mois.....25 cts.

PAYABLE D'AVANCE.

# LE VOLEUR

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ADMINISTRATION.

No. 76, Rue St. JOSEPH,  
QUÉBEC

LA LITTÉRATURE EST LA MÉDECINE DE L'ÂME. PLINE le Jeune.

NOTRE AGENT

M. Elz. C. Lepage est notre agent à Québec. Il est autorisé à prendre des abonnements à la semaine ou à l'année.

QUÉBEC

JEUDI, 2 JUIN 1881

A NOS LECTEURS.

Nous avons le plaisir d'offrir aujourd'hui, au public canadien, un journal hebdomadaire, illustré, qui, par la modicité de l'abonnement est appelé à une propagation considérable.

En fondant le *Voleur*, nous avons en vue les objets que nous allons expliquer succinctement.

**Premièrement.**—Il n'y a pas de doute que la littérature anglaise nous envahit graduellement, et tend à nous faire négliger, sinon oublier, notre belle langue maternelle. Cette considération a bien toute son importance; mais il en est une autre encore plus sérieuse. C'est que la littérature anglaise, yankée et à bon marché, que l'on voit presque partout, est *écœurante*, et qu'on veuille bien nous passer ce mot qui qualifie justement ce salmigondis des livres américains, romans, journaux etc. Cette littérature bâtarde ne tend pas seulement à fausser notre goût mais elle corrompt ou corrompra les mœurs de la génération qui doit nous suivre.

C'est pour faire digne à ce flot impur que nous entreprenons de publier, à bon marché, comme on pourrait voir plus loin, le *Voleur*, qui ne contiendra que des écrits de la plus grande moralité.

**Deuxièmement.**—Nous voyons avec chagrin que plusieurs des revues et journaux canadiens ont cru devoir orner de préférence leurs colonnes d'écrits pris à l'étranger, tout comme si nous n'avions pas, parmi nous, des écrivains distingués, dans tous les genres. Nous savons que les belles lettres, comme les beaux arts n'ont point de nationalité; mais nous savons aussi que la littérature et les arts d'un peuple sont l'expression de sa vie morale et intellectuelle. C'est pourquoi nous publierons, *avant tout*, des œuvres canadiennes, dès lors qu'elles auront le mérite moral et littéraire. Qu'on veuille bien se rappeler: notre but est et sera toujours d'encourager la littérature nationale; d'aider, suivant toute la mesure de nos forces, à nous faire sortir de cette espèce de tutelle étrangère où nous ont placés certains ouvrages de littérature. Nous croyons qu'il est temps de sortir de nos langes et nous croyons avoir, parmi nous, assez d'hommes éclairés pour maintenir à un niveau supérieur une œuvre de littérature comme celle que nous voulons publier. Si c'est une erreur d'agir comme nous venons de l'indiquer, nous déclarons hautement néanmoins, que cette erreur nous la commettrons volontiers, sciemment et sans remords.

Les questions politiques, entre Rouges et Bleus, Conservateurs et Libéraux, ne seront point de notre domaine. Nous aurons simplement un bulletin des nouvelles politiques que nous exposerons sans commentaire et nos lecteurs pourront se servir chacun suivant son goût; notre but à nous, étant d'ajouter, non pas aux haines qu'engendre la discussion des questions politiques, mais au trésor de notre littérature.

Le *Voleur* sera alimenté par une société de collaborateurs dont plusieurs sont déjà très avantageusement connus au public littéraire du pays et de l'étranger.

Les noms de quelques-uns d'entre eux sont toute une recommandation dans une œuvre du genre de la nôtre.

Nous venons d'exposer honnêtement le but de notre entreprise. Il ne reste plus qu'une chose à savoir; Si nos compatriotes voudront bien nous encourager moralement et nous aider matériellement dans une œuvre comme la nôtre, et ou nous voulons être jugés que d'après le mérite moral et littéraire de cette œuvre.

Le prix de l'abonnement est de 50 cents par année et de 25 cents par six mois, seulement. Les abonnements comptent de la réception du montant souscrit.

Afin de permettre à un plus grand nombre de personnes de recevoir le *Voleur*, nous avons décidé de faire vendre journal à un cent le numéro, par les rues et dans les dépôts, dans Montréal et dans Québec. Nous avons établi, aussi, des dépôts à Ottawa, Trois-Rivières, Sherbrooke, St Jean, St Hyacinthe, et nous avons l'intention d'en établir des nouveaux dans d'autres endroits importants.

Tout ce qui a rapport à la rédaction ou à l'administration de notre journal, devra être adressé comme suit: *M. le directeur du journal le Voleur St Roch Québec.*

Nous prions les rédacteurs des journaux de vouloir bien faire connaître notre entreprise en en disant quelques mots dans leurs colonnes.

LE DIRECTEUR.

NOTRE TITRE

La raison pour laquelle nous avons intitulé notre journal; le *Voleur*, c'est que nous avons l'intention de dérober dans le jardin de la littérature canadienne, les fleurs que nous jugeons les plus belles, pour les offrir à nos aimables lecteurs. Nous ne ferons ces vols, cependant, qu'avec le consentement des propriétaires.

Le Serment du Balafre.

Sous ce titre nous commençons aujourd'hui la publication d'une jolie nouvelle canadienne, due à la plume de M. V. E. Dick auteur de plusieurs ouvrages, très appréciés du public littéraire.

ILLUSTRATION

Nous avons annoncé par les affiches que nous avons envoyées à nos agents, que notre journal serait illustré. Nous sommes à prendre des arrangements avec un graveur et si nous rencontrons un encouragement libéral de la part du public, nous commencerons bientôt, la publication de jolies gravures. D'ici à quelque temps, nos amis voudront bien accepter notre feuille, telle que nous la leur présentons aujourd'hui.

—000—

AVIS A QUI DE DROIT

Messieurs les marchands et autres hommes d'affaires ne peuvent trouver un meilleur moyen de faire connaître leur maison de commerce, qu'en annonçant dans le *Voleur*, Notre journal ne s'occupant pas de politi-

que, recevra un bon accueil chez le conservateur comme chez le libéral. Sa circulation qui est déjà assez considérable, est une preuve que l'argent qu'on dépensera pour annoncer dans notre journal, ne sera pas perdu.

Nous devons avouer que nous comptons beaucoup sur le patronage de nos hommes d'affaires; nous espérons qu'il ne nous fera pas défaut.

LE SERMENT

DU

## BALAFRE

I

Wolf bombardait Québec

Le jeune général avait voulu sans doute laisser de nobles tances de son passage en Canada, car, au loin, derrière lui, on voyait toutes les campagnes en feu.

Les habitants s'étaient réfugiés dans les bois, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils vivaient là comme ils pouvaient, sans abri, presque sans nourriture.

Singulière manière de faire la guerre, que celle qui consiste à prendre d'assaut et à brûler des villages sans défense, à pourchasser devant soi, comme un vil troupeau, des enfants, des femmes et des vieillards éaques!

*Vae victis!* telle était alors la devise des acteurs de ce drame sanglant où la scène était remplie depuis plus d'un siècle et avait pour décors une grande partie de l'Amérique du Nord.

Nous reconnaissons bien là les mœurs farouches de cette époque, excitées par une guerre sauvage et par l'approche du dénouement. Les deux partis ne se pardonnaient rien, et les horreurs de cette guerre en ont fait une longue chaîne de représailles, dont le dernier anneau a été scellé sur les Plaines d'Abraham par le sang des soldats de Phérolite Lévis.

Enfin, le moment était venu où l'Angleterre allait recueillir le fruit de l'épouvantable hécatombe d'hommes dont elle avait parsemé toute la frontière canadienne; et, penchée sur le Canada, elle ouvrait ses grands bras pour enlacer sa proie; mais la victime repoussait, sans cesse cet étau menaçant

L'histoire raconte qu'un jour, épuisé et tombant de lassitude, le Canadien remit en pleurant sa vieille épée au fourreau, et, sachant la figure de ses mains mutilées pour ne pas voir ce qui allait se passer dans sa patrie, regagna sa charrue et ses champs, sans s'occuper désormais des choses du dehors

Le Canada venait de passer à l'Angleterre!

II

L'épisode que je vais vous raconter, lecteur, m'a été transmis un vieillard, qui l'avait lui-même entendu narrer bien souvent par

son père dans les longues soirées d'hiver où la famille rétrécit le cercle autour de l'aïeul, pour entendre de sa bouche les vieilles légendes du temps passé.

La scène commence dans les bois de la paroisse du Château-Richer, à environ une lieue du bord de la mer.

C'est là que tous les habitants, hommes, femmes, enfants, sont entassés pêle-mêle, abrités les uns par des troncs d'arbres superposés ou des branches feuillues, les autres dans quelques anfractuosités de rocher.

Il est sept heures du matin.

Un groupe d'hommes composé de vieillards de soixante à quatre-vingts ans et de deux personnes comparativement jeunes, puisqu'elles n'ont que de trente à quarante ans, causent à voix basse au sommet d'une colline qui forme part d'une chaîne de rochers énormes couverts de torréfiet plantés d'arbres, appelés de nos jours, grande côte.

—Il faut pourtant avoir des nouvelles *d'en bas*, dit un des vieillards en montrant le sud de sa main décharnée; voilà plus d'un mois que nous sommes ici et nous ne savons en core rien de positif sur ce qui s'y passe.

—Ce que je sais bien, moi, reprend un autre vieillard, c'est que tout le village doit être brûlé, car, il n'y a pas dix jours que j'ai vu encore la fumée qui s'élevait de plusieurs points de la côte.

—Au moins, ont ils respecté notre église? dit un troisième.

—Ces mécréants-là ne respectent rien, répond le premier vieillard. Nous ont-ils bien respectés, nous, pauvres vieux sur le bord de la tombe? ont-ils bien respecté nos femmes, nos enfants?—Non, mes amis, ne vous bercez pas d'un vain espoir: tout est brûlé, et si nos troupos sont battues, l'anglais s'en parera de Québec et nous mettra le pied sur la gorge pour nous arracher notre dernier morceau de cheval

—Il se fit un silence. Tous les visages étaient sombres et tristes; tous les yeux étaient tournés vers le dernier boulevard de la puissance française en Amérique.

La voix terrible du canon ne troublait pas en ce moment le calme général qui planait sur la nature. Seulement, du point où ils étaient placés, les Canadiens pouvaient facilement distinguer une fumée noire et épaisse qui s'élevait du pied de la citadelle et, poussée par le vent d'ouest, gagnait lentement le bas du fleuve... la France peut être! comme pour lui reprocher son oubli!

O'était quelque chose d'important et de majestueux que la vue de ces vieillards octogénaires, dorés et brûlés, de l'autre, l'autique fo.teresse où se désidaient en ce moment leurs destinées et où mouraient leurs fils!

Certes! s'il fut jamais un tableau digne du pinceau d'un grand peintre, celui là devrait être placé au premier rang.

Le plus jeune parmi ce groupe rompit le premier le silence.

—Oh! dit cet homme qui répondait au nom de Gravelle, si Montcalm pouvait seulement les rencontrer une fois à nombre égal, il leur donnerait bien, lui, une seconde édition de Carillon, revue, corrigée et considérablement augmentée.

—Jeune homme, interrompit un vieillard, tu te fais illusion; il n'y a plus de Carillon possible pour nous. Nos troupes sont braves, personne ne peut le nier: nos chefs sont habiles et intrépides, ils ne reculeront devant rien.....

Mais, hélas! ces pauvres enfants n'ont plus rien à manger; ils sont nus et la plupart sont blessés; les munitions leur manquent. Et, d'ailleurs, ne voyez-vous pas que la France nous abandonne!.....

Que faire contre les troupes six fois plus nombreuses que les nôtres, bien nourries, bien vêtues, bien armées et qui seront renforcées incessamment?..... Il n'y a plus qu'à mourir; reprit-il après un moment de silence et en hochant tristement la tête.

Sous cette inflexible logique, tous les fronts se courbèrent, toutes les illusions s'évanouirent.

—C'est égal! fit brusquement Gravelle, s'efforçant de chasser les pensées sombres qui envahissaient, malgré lui, son cerveau, si les *Goddem* ont le Canada, il l'auront payé cher....

Dieu de Dieu! quelles jolies figures nous leur avons fait danser à Monongahéla, Oswégo, William Henry, Carillon, Montmorenci et maints autres endroits!.....

C'était le beau temps alors!.....

Il n'avait pas fini que des détonations épouvantables se firent entendre dans la direction de Québec et que les Canadiens virent des colonnes de fumée blanche s'élever lentement vers le ciel. Les échos des Laurentides répétèrent avec un orgueil sauvage ce bruit terrible qui remplissait l'atmosphère. On aurait dit que tous les géniés canadiens, rangés en bataille derrière la vieille cité, contemplaient et encourageaient leurs protégés du haut des rochers de Montmorenci.

—A genoux! mes enfants, prononça le doyen des vieillards; on se bat à Québec. Prions pour nos fils qui meurent pour nous, prions pour le salut de la patrie!

En un clin d'oeil tous les genoux fléchirent. Les têtes se découvrirent avec respect, et, pendant que la brise agitait leur chevelure blanche, ces vieux invalides qui avaient bravé la mort dans vingt combats priaient Dieu dévotement pour les martyrs que le plomb ou la mitraille allaient broyer.

III

Cependant, la voix du canon se faisait entendre de plus en plus terrible. Ce n'étaient plus ici les coups interrompus d'un bombardement, mais bien les explosions simultanées de plusieurs bouches à-feu vomissant la mort. Evidemment, les deux armées étaient aux prises. D'ailleurs, la fumée qui semblait s'élever des plaines d'Abraham, et non du port, ne pouvait laisser de doute aux Canadiens sur ce sujet.

Un laps de temps assez long s'écoula ainsi dans l'appréhension la plus profonde. Enfin, les explosions devinrent moins fréquentes, et, bientôt, tous les bruits de la bataille s'éteignirent dans les vallées de Montmorenci!

Les destinées du Canada venaient d'être fixées! Le bonheur ou le malheur d'un peuple devait résulter du court combat dont les échos s'étaient croisés dans un rayon de plus de dix lieues!

Le farouche Indien les avait entendus, ces échos guerriers, et il avait frémi de plaisir; le Canadien, lui, aussi, avait senti chaque coup de canon répondre sur son cœur.....mais il avait pleuré!

C'est qu'il n'est pas rare, dans ces grandes circonstances qui peuvent amener une catastrophe, de voir Dieu communiquer, en quelque sorte, une parcelle de sa science de l'avenir et la manifester à ceux qui doivent être frappés, par un malaise indéfinissable comme l'incertitude.....

—C'est fini! mes amis; nous n'avons plus qu'à nous en rapporté à la providence, dit en se levant, celui qui paraissait avoir le plus d'autorité parmi les vieillards.

—Comment? c'est fini! riposta l'impétueux Gravelle; oui, c'est fini, mais pour les *Goddem*.....car, puisqu'il y a eu bataille entre Montcalm et Wolf, c'est tout dire que nous l'avons gagnée.

—J'ai de mauvais pressentiments, répondit le vétéran, et il est rare que mes pressentiments me trompent.

—Dans tous les cas, si le *Goddem* nous abattus, c'est qu'il devait être plus nombreux et mieux placé. Autrement, c'est impossible.....c'est impossible! répéta plusieurs fois Gravelle, en hochant la tête.

En ce moment, un petit garçon d'une huitaine d'années arriva tout essoufflé et dit à l'interlocuteur du jeune homme:

—Mon grand-père, venez vite: maman vient de tomber en syncope; elle a dit que *Ti-Charles* venait de lui apparaître tout couvert de sang et qu'il lui disait: "maman, prie pour moi, je viens de mourir!"

—Y a-t-il longtemps de cela, petit? demanda le vieillard, se disposant à partir.

—C'est un peu après que le train a eu commence. Ah mon Dieu, quand elle a revenu, elle disait toujours: "Pauvre Charles! pauvre Charles!".....C'est-il vrai, grand-père, qu'il est mort, *Ti-Charles*?

—Non, mon enfant, non, répondit le vieillard, en essuyant une grosse larme qui venait de se glisser dans les rides de sa joue. Puis, se tournant brusquement vers ses compagnons:

—Allons auprès des femmes, dit-il; elles doivent être inquiètes. Tout le monde se mit en marche.

Gravelle seul ne bougea pas.

—Eh! bien, Gravelle, que fais-tu donc? ne viens-tu pas avec nous? lui demandèrent les habitants surpris.

—Non, répondit-il. Vous direz à ma mère que je suis allé faire une reconnaissance au village et que je serai de retour dans trois ou quatre heures.

—Mais tu n'y penses pas!

lui cria-t-on de toutes parts: les Anglais vont tirer sur toi.

Ils me manqueront, répondit froidement Gravelle; tandis que moi, j'ai un bon fusil et ne les manquerai pas.

—Puisque tu le veux absolument, vas..... mais tu n'iras pas seul! N'y a-t-il donc personne ici pour l'accompagner!

—Moi! cria, en s'avançant, un grand gaillard d'une quarantaine d'années, dont la joue gauche était sillonnée par une longue cicatrice, qui lui avait valu le surnom de *Balafre*. Je ne vois pas beaucoup de l'oeil gauche, mais le droit est bon, vive Dieu et, d'ailleurs, avec un oeil seulement, je vois encore mieux que tous les *Goddem* réunis.

V. E. DICK.

A Continuer

GRAINES! GRAINES!!

CHEZ

JULES C. DORION Pharmaciens,  
116 rue St. Joseph, St. Roch.  
QUÉBEC

MARIE-LOUISE

NOUVELLE

I

Un lundi du mois de mai 1856, monsieur le curé de St. Roch de Québec, bénissait le mariage de Joseph Hyppolite Langlois avec Marie Louis Danjou.

Hyppolite Langlois était commis dans un magasin de St. Roch il avait un joli salaire, soit, dix piastres par semaine. C'était un fort beau garçon, poli, aimable, afin il possédait toutes les qualités qui plaisent aux demoiselles. Il faut bien l'avouer, ce que l'on cherche chez le mari, pour bien des jeunes filles, c'est la beauté et la richesse, quand à la bonté c'est matière secondaire prétendent-elles. C'est exactement là où elles font erreur. Si l'homme n'est pas bon, garçon, il ne le deviendra pas marié, surtout s'il a de mauvais amis, et s'il tient à les conserver. Mais revenons à Langlois.

Notre homme avait une foule de belles qualités, mais il avait aussi un misérable défaut: c'était un ivrogne de la pire espèce.

Marie Louise Danjou, qui était une bonne petite fille de dix-neuf ans prenait pour de l'or tout ce que lui disait son fiancé. Elle connaissait fort bien le défaut, ou, pour mieux dire, le vice de celui qui désirait l'épouser. Elle lui donna même son congé, un jour qu'il était allé chez elle un peu gris. Mais Langlois lui ayant juré qu'il ne boirait plus, Marie Louise, confiante dans cette promesse, lui avait pardonné.

Langlois avait de nombreux

amis, et, comme il arrive généralement, c'était eux qui le faisaient boire. Afin de ne pas tomber dans le péché et surtout de ne pas perdre l'objet de son amour, il résolut de se séparer de ces prétendus amis. Il cessa donc d'aller dans les endroits où il savait devoir les rencontrer, et passa ainsi six mois sans prendre une goutte de boisson.

Les parents de Marie-Louise qui, jusqu'alors, s'étaient opposés au mariage de leur fille avec un jeune homme dont la réputation laissait quelque peu à désirer, finirent par acquiescer à la demande de Langlois.

Le mariage fut fixé à trois mois.

Trois mois pour préparer le trousseau de la mariée, n'était pas trop. D'ailleurs, le père Danjou était un homme à l'aise, et ne voulait pas faire les choses à moitié.

Le temps s'écoula rapidement; et l'on arriva bientôt au jour fixé pour la cérémonie.

II

Le mariage d'Hyppolite Langlois avec Marie Louise Danjou avait excité les commères de St. Roch. Il ne faut pas caché les beautés de sa paroisse, et lorsqu'on a de ces femmes là, l'on doit s'empresse de le dire. Or, mes chers lecteurs, vous savez s'il y en a de ces journaux parlants, dans notre paroisse. Trois mois avant chaque mariage, et six mois après, vous les entendez parler sur les futurs mariés ou sur les nouveaux époux.

Vous savez un peu ce que c'est que des commères, n'est-ce pas? Qui n'a pas eu l'honneur d'être le sujet de leur conversation? Elles se rassemblent, ces bonnes dames, deux, quatre, six huit, dix, ou douze même, au coin d'une rue, à la porte d'une église, ou sur le marché, et il faut voir si le petit instrument qu'on est convenu d'appeler la langue, marche. La langue, pardine, le bon Dieu nous l'a donnée, c'est pour nous en servir; et elles s'en servent, ces chères commères.

Donc, comme je vous le disais en commençant, le mariage de Langlois et de Marie Louise, avait monté la bile aux commères. Elles en parlaient depuis trois mois.

—Eh! bien, disait Marie Lambèche, une jeune fille de 68 ans, à la porte de l'église de St. Roch, le jour du mariage; cette pauvre fille, elle en prend un beau gas, là.

—Tiens, répondit la mère Martin, toujours la même rengaine. Chaque fois qu'il y a un mariage, tu as toujours à nous crier dans les oreilles: ah! mon Dieu, cette pauvre fille, elle en fait un beau coup; elle en marie un fin matois, etc. Est-ce que par

hasard tu serais peinée d'être restée vieille fille.

—Moi, ah ! bien, par exemple, mère Martin, si je ne suis pas mariée, c'est toujours bien par ce que je ne l'ai pas voulu; hein ! Mathilde.

Mathilde était une fillette de dix-huit ans, qui ne prenait aucune part aux discours de sa tante, mais qui s'amusait tout bonnement à regarder passer les jolis garçons.

—Qu'est-ce que c'est ma tante, demanda Mathilde ?

Au fait, tu ne peux rien en dire, toi. D'ailleurs, mère Martin, quand à avoir un mari comme le vôtre, je préfère rester vieille fille.

—Oui ! et pourquoi donc ?

—Pourquoi ? Pourquoi ? Ah ! si je voulais parler, aller, j'en dirais long, mais je ne parlerai pas, non je ne parlerai pas.

Il est probable que la mère Martin connaissait à qui elle avait affaire, car elle ne répondit pas à cette sortie de la vieille fille. La conversation retomba de suite sur les nouveaux mariés.

—Moi, dit Josephte Simard, je ne connais rien du garçon, mais la fille, c'est une perle. propre, travaillante, c'est elle qui saura tenir sa maison.

—Et son mari aussi, dit la mère Martin !

—Elle tiendra son bout, continua la Simard. Tenez, je vous dirai bien la chose, avec moi, les maris, ça passe droit. Les femmes ne sont pas des esclaves, à la fin des fins et quand je vois de ces singes en culottés nous parler du haut de leur grandeur, ça m'agace. Des hommes, c'est bon pour travailler et pour nous habiller convenablement; voilà tout.

—Il y a certaines dames qui préfèrent l'agent à leur mari. J'en connais, moi, qui se sont mariées avec des hommes qu'elles n'aimaient pas du tout. Ces hommes étaient riches, c'était tout ce qu'elles désiraient.

—Dites-vous cela pour moi, madame Martin, demanda la Simard ?

—Ma foi, si le bonnet vous coiffe, je n'y vois pas d'objections.

La conversation continue pendant un certain temps encore, sur le même ton, mais nous ne l'écouterons pas. D'ailleurs si quelques uns de mes lecteurs désiraient connaître tout ce que nos commères dirent ce jour là, ils n'ont qu'à s'approcher d'un groupe de vieilles femmes, réunies dans les endroits que j'ai mentionnés plus haut. Ce que les commères disaient en 1856, les commères de 1881 le répètent. C'est toujours la même turlure.

A Continuer

Attention ! Attention !!

NOËL BOUCHER & Cie.

BARBIERS COIFFEURS

Ont transporté leur boutique sur la rue de la Chapelle porte voisine du bloc Brunot. Ces Messieurs invitent leurs pratiques et tous les amateurs du Voleur en général, à aller se faire raser et coiffer, dans cette établissement.

Noël Boucher & Cie.

Argent ! Argent ! !

COMMENT LA FAIRE

AU LIEU D'ACHETER DE NOUVEAUX HABITS, faites teindre vos vieux vêtements à la

" American Steam Dye Works "

où tout est travaillé d'une manière exceptionnelle.

Les étoffes de tout genre sont nettoyées et teintes à la perfection et rivalisent avec les marchandises neuves.

F. O'BRIEN propriétaire.

No. 95 Rue St Jean.

QUEBEC.

DEMENAGEMENT

H. ROY.

PHOTOGRAPHE.

A transporté son atelier et studio au No 99 rue St Joseph.

Coin des Rue St Joseph et du Pont!

Grâce aux grandes améliorations que M. Roy a fait à son atelier, il peut produire le meilleur des ouvrages, qu'il soit possible de donner en ville.

Prompte exécution et attention spéciale à toute commande. Prix les plus modérés,

AUSSI

Assortiment complet d'article pour la Photographie, à très bas prix.

Chromos, gravures, cadres et moulures.

H. ROY.

Photographe.

99 rue St Joseph.

J. H. E. Plamondon

246 RUE ST JOSEPH.

ST ROCH QUEBEC.

Seul agent à Québec pour les MACHINES A COUDRE de Wheeler et Wilson, Howe Family, Singer, Singer No 2, Manger, Raymond, Wilson.

J. H. E. Plamondon.

246 rue St Joseph.

QUEBEC.

J. E. MARTINEAU.

Marchand Quincaillier

128 RUE ST JOSEPH.

ST ROCH QUEBEC,

Poêles, Charrues, Clous, Tole, Ferblanc, Vitres, Huile, Térébentine, Peinture, Versis, etc.

EFFETS DE PREMIERE CLASSE

PRIX AVANTAGEUX

M Martineau envoie porter les effets à bord des goélettes et des bateaux à vapeurs sans charge extra

P. PELLETIER

209 RUE ST JOSEPH

Vis-à-vis le couvent.

ST ROCH QUEBEC.

J'ai le plaisir d'annoncer à mes nombreuses pratiques et au public en général que grâce à mon immense imposition de printemps 'ai en ce moment un des assortiments les plus considérables et les plus variés de St. Roch. Mes prix sont des plus modérés

SATISFACTION POUR TOUT LE MONDE

Table et prélat de toutes sorte en grande quantité et à très bon marché

Ne manquez pas de venir me voir avant de faire vos achats ailleurs.

P. PELLETIER

209 Rue St. Joseph

TABAC! TABAC!! TABAC !

LE HURON POUR FUMER LE HURON

CHIQUER

Il est fait avec les meilleures FEUILLES de L'OUËST et est le TABAC qui se vend à meilleur marché, et c'est le meilleur qu'il y ait sur le marché.

ESSAYEZ LE

HURON

C'est le TABAC le plus agréable que l'on puisse se procurer dans la Paissance.

MANUFACTURÉ PAR

JOHN LEMESURIER

83 RUE ST. PAUL

QUÉBEC



Chemin de fer Q. M. O. & O.

Changement d'Heures.

A PARTIR DE

LUNDI 16 MAI 1881.

Les trains partiront comme suit :

	Allée.	Malin.	Express
Départ de Hochelaga pour Ottawa.		8.30 am	5.15 pm
Arrivée à Ottawa...		1.00 pm	9.45 "
Départ de Ottawa pour Hochelaga.		8.10 am	4.55 "
Arrivée à Hochelaga.....		12.40 pm	9.25 "
Départ de Hochelaga pour Québec		3.00 pm	10.00 "
Arrivée à Québec...		9.25 pm	6.30 "
Départ de Québec pour Hochelaga.		10.10 am	10.00 pm
Arrivée à Hochelaga.....		4.40 m	6.30 am
Départ de Hochelaga pour St. Jérôme.....		5.30 pm	
Arrivée à St. Jérôme.....		7.15 "	
Départ de St. Jérôme pour Hochelaga.....		6.45 am	
Arrivée à Hochelaga.....		9.00 "	
Départ de Hochelaga pour Joliette.		5.00 pm	
Arrivée à Joliette...		7.25 "	
Départ de Joliette pour Hochelaga.		5.40 am	
Arrivée à Hochelaga.....		8.15 "	

(Trains Locomotives entre Aylmer.)

Les trains quittent la Gare de Mille-End sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passagers il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les trains allant à et venant de Ottawa ont rencontré avec les trains allant à et venant de Québec.

Les trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

BUREAU GENERAL, 13, Place d'Armes.

BUREAU DES BILLETS;

13 Place d'Armes, Montréal.

Vis-à-vis l'Hôtel St. Louis Québec

L. A. SENECAI,

Surintendant Général,

Québec, 13 décembre 1880. 1 an

GRAINES! GRAINES!!

CHEZ

Jules-C. DORION, Pharmacien

116 rue St. Joseph, St. Roch

QUÉBEC

Médecines Françaises

BREVETÉES.

En reception, médicaments Français dont voici la liste :

Fer Bravais, Pâte Zed, Pomade Gaiopéau, Dragées Meynet, Capsules de Bourgeaud, Pastilles du Dr Belloc, Elixir de Duoro, charbon du Dr Belloc, Pilules de Vallot, Pilules de Blancard, sirop de Grimault, Injection Bron, Vin de Duart, Huile de Fole de Moruo de Desfrone, Pâte de Sève de Pin Maritime, Sirop de Sève de Pin, Goudron de Guyot, Sirop de Raifort, Quina LaRoche, Lait antiphotique etc., etc.

J. J. VELDON,

Enseigne du Pilon Illuminé,

122 Rue St Joseph

Jos. GAUTHIER & Frère

Peintres-Décorateurs.

SONT MAINTENANT ETABLIS

AU No. 230

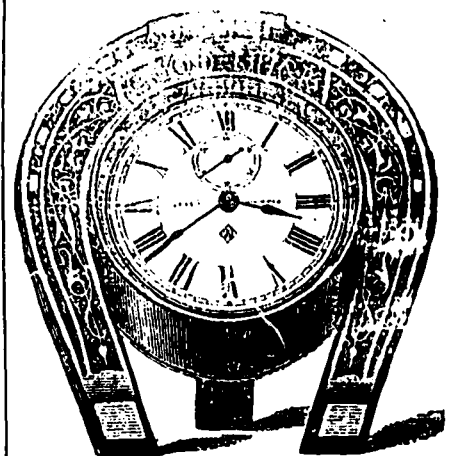
RUE ST. JOSEPH, ST. ROCH,

QUEBEC.

Porte voisine de J. B. Laliberté.

N. B.—M. Gauthier et frère ont reçu un magnifique assortiment de tapisseries françaises, américaines et anglaises, qu'ils offrent au public à très bas prix; et seront prêts à entreprendre, comme par le passé, tous genres d'ouvrages dans leur ligne.

Québec, 7 mai 1881.—1m



E. JACOT

IMPORTATEUR DE MONTRES

ET DE

BIJOUTERIES,

Désire attirer l'attention de l'honorable client, tèle sur les nouveautés qu'il vient de recevoir dans ce genre de commerce.

M. JACOT vient de recevoir ce qu'il y a de plus nouveau en montres d'or et d'argent (grand choix) parures (sets) chaînes et chaînes, croix, lockets, cachets, épinglettes, pendants d'oreilles, anneaux, boucles, bijoux en noir, boutons, etc., etc., horloges, argon, terres, lunettes, pinces-nez, etc., etc.

Afin de donner une chance à tout le monde nous avons marqué les effets achetés les années précédentes à une GRANDE REDUCTION, et nous avons adopté le NOUVEAU SYSTEME en affaires.

Quick sales and small profits.

E. JACOT,

11, rue St Joseph, St Roch,

Québec.

Québec, 17 mai 1881.



ANTOINETTE  
DE  
MIRECOURT

PAR Mino LEPROHON.

I

Le tiède soleil de novembre,— le plus désagréable de nos mois canadiens,—jetait ses pâles rayons dans les rues étroites et sur les maisons irrégulières de Montréal, telle que cette ville existait en 1763, quelque temps après que le royal étendard de l'Angleterre eut remplacé sur nos remparts le drapeau aux fleurs-de-lys de la France.

Vers l'extrémité de la rue Notre-Dame, qui était à cette époque le quartier aristocratique de la Cité, s'élevait une grande maison en pierre dont les croisées par leurs innombrables petits carreaux réfléchissaient au loin la lumière de l'astre du jour. Sans nous asseoir à la cérémonieuse formalité de frapper au lourd marteau, franchissons de suite la porte d'entrée surmontée d'un panneau vitré en forme de ventail; puis, pénétrant à l'intérieur, jetons y un coup d'œil, et lions connaissance avec les personnes qui l'habitent.

Malgré le peu d'élévation des plafonds si justement incompatibles avec nos idées modernes d'élégance et de confort, malgré les architraves imitées qui sont disposées le long des murs des différentes pièces, il y a dans cette demeure un cachet de richesse et d'élégance sur lequel il n'est pas permis de faire doute.

De magnifiques peintures à l'huile, des cabinets richement paquetés, des vases antiques et une foule d'autres objets d'art que l'on aperçoit par les portes entrouvertes nous confirmeraient dans cette expression quand même nous ne saurions pas que cette maison est habitée par Monsieur d'Aulnay, un des hommes les plus marquants parmi les quelques familles appartenant à la vieille noblesse française qui étaient restées dans les principales villes du Canada après que leurs pays eut passé sous une domination étrangère.

Au moment où nous présentons au lecteur, le maître de céans,— personnage aux traits assez irréguliers, mais à l'extérieur d'un gentilhomme,—était assis dans sa bibliothèque. Les trois murs de cette vaste pièce parfaitement éclairée étaient couverts, du plafond au plancher, de rayons remplis de livres; quelques bustes et portraits d'écrivains, artistement exécutés, en étaient les seuls ornements. Les solides reliures des volumes, vierges de dorures, indiquaient que leur propriétaire les appréciait plus pour leur contenu que pour leur apparence.

Dans l'amour passionné mais sans affectation qu'il avait voué à la littérature on aurait pu trouver, en effet, l'explication de la placidité de caractère et de la douceur d'habitudes qui caractérisaient le gentilhomme français, dans des circonstances de nature à mettre souvent à l'épreuve la patience de moins philosophes que lui. Quand, après la capitulation de Montréal, ses parents et ses amis lui avaient conseillé de les suivre, de s'en retourner avec eux dans la vieille France, ou, tout au

moins, de fuir la ville et d'aller chercher la solitude dans son riche manoir seigneurial, il avait jeté un coup-d'œil plein de tristes se autour de sa bibliothèque, soupiré péniblement et secoué la tête d'un air qui dénotait une formelle détermination. En vain, quelques-uns d'entre eux, plus violents que les autres, lui avaient-ils demandé avec énergie comment il pourrait patiemment supporter l'arrogance des fiers conquérants qui venaient de débarquer sur les rivages de leur pays? en vain lui avaient-ils demandé comment il ferait pour souffrir, partout où il tournerait ses yeux, partout où il porterait ses pas, l'uniforme écarlate des soldats qui, au nom du roi Georges gouvernaient maintenant sa patrie? ... A toutes ces représentations, à toutes ces remontrances où l'indignation s'était fait jour, il avait répondu tristement, mais avec calme, qu'il n'en verrait pas beaucoup de ces héros attendu qu'il avait pris l'inébranlable résolution de s'enfermer pour toujours dans sa chère bibliothèque et de ne mettre les pieds dehors que le plus rarement possible. Enfin lorsque, non satisfait de ces réponses, ses amis insistaient davantage, il les renvoyait à Madame d'Aulnay, et, comme on savait que cette jolie Dame avait, en plus d'une occasion, manifesté la ferme détermination de ne jamais aller s'enterrer, vivante, au fond d'une campagne,—quoique cependant elle n'eût aucune objection d'y être enterrée après sa mort,—on avait fini par laisser M. d'Aulnay en paix.

Comme nous l'avons dit, le maître de la maison était tranquillement assis dans sa bibliothèque; aucun souci politique ne troublait pour le moment ses plaisirs intellectuels et il était entièrement absorbé par la lecture d'un ouvrage scientifique, lorsque tout à coup, la porte s'ouvrit et donna passage à une élégante femme vêtue avec un goût exquis et appartenant au type de ces héroïnes de Balzac qui ont dépassé la trentaine, mais qui ont encore la prétention d'être jeunes.

—Monsieur d'Aulnay! s'écria-t-elle en posant familièrement sur l'épaule de celui-ci, sa jolie petite main chargée à profusion de bagues et de diamants.

—Eh! bien, qu'y a-t-il, Lucile? demanda-t-il en fermant son livre d'un ton qui dénotait un certain regret, mais non pas de l'impatience.

—Je suis venue t'annoncer qu'Antoinette est arrivée.

—Antoinette! répéta-t-il machinalement.

—Oui, cher distrait—Et la belle main de la jeune femme lui appliqua sur la joue un léger soufflet.—Oui ma cousine Antoinette, cette chère enfant que j'avais si souvent inutilement demandée à son père depuis six mois, a enfin obtenu la permission de venir jouir un peu sous mes auspices, de la vie du monde.

—Veux-tu parler de cette petite fille rose et naïve que j'ai vue, il y a deux ans, à la campagne, chez M. de Mirecourt?

—Précisément, mais au lieu d'une petite fille, c'est aujourd'hui une jeune demoiselle, et, ce qui ne lui nuit pas le moins du monde, une riche héritière. Mon oncle de Mirecourt a consenti à la laisser venir passer l'hiver avec nous, et j'ai résolu qu'elle verrait

un peu de société pendant ce temps là.

—Ah! je ne sais que trop bien ce que cela veut dire. A partir de ce moment, nos règlements d'intérieur vont être foulés aux pieds, la maison bouleversée et constamment assiégée par ces jeunes fats aux sabres traînants, par ces militaires anglais dont tu as pris un soin tout particulier de me parler depuis quelque temps. Hélas! j'avais pourtant espéré que le départ du chevalier de Lévis et de ses braves compagnons mettrait à la retraite ce zèle, cette fièvre militaire; je dois l'avouer, à ma honte, si quelque chose eût pu me consoler pendant ce sombre épisode de l'histoire de mon pays, c'eût été la réalisation de cette espérance.

—Que veux-tu cher ami, répondit madame d'Aulnay sur un ton devenu plaintif; n'avons-nous pas assez fait pénitence pendant de longs et lugubres mois? Après tout, le monde doit vivre, et pour vivre il a besoin de société. J'aimerais autant vêtir le costume de Carmélite et te voir prendre la robe et le capuchon du Trappiste, que de continuer à vivre dans cette réclusion du cloître où nous végétons depuis si longtemps.

—Tu es absurde, Lucille! ... Quand à la robe et au capuchon de trappiste, je crois qu'ils conviendraient mieux à mon âge et à mes goûts, ou du moins qu'ils me seraient plus confortables que les costumes de fête et les habits de bal que tes projets vont me contraindre de vêtir. Mais enfin, pour parler sérieusement je ne puis m'imaginer que toi qui avais l'habitude de parler d'une manière si touchante avec les militaires français des malheurs du Canada,—toi que le colonel de Bourlanar-pue a comparée à une héroïne de la fronde,—je ne puis, dis-je, m'exquiller que tu aille recevoir et fêter ces mêmes oppresseurs. —Mon cher d'Aulnay, je te le demande encore une fois, ai-je d'autre alternative? je ne puis convenablement, tu en conviendras, éviter à mes réunions des convives et des apprentis, et c'est tout ce qui nous reste: notre monde est dispersé d'un côté et de l'autre. Ces officiers anglais peuvent être d'infâme tyran et de barbares oppresseurs, tout ce que tu voudras; mais enfin ce sont des hommes d'éducation, de bonnes manières, et —pour dernier argument— ils sont ma seule ressource.

(A Continuer.)

PRÈS DES RAMPARTS.

ED. LAROCHELLE,

RELIEUR ET RECLEUR  
No. 14, RUE LAVAL,  
HAUTE-VILLE,  
QUEBEC.

EDOUARD CLARCK.

MARCHAND EPICIER,

No 63,  
RUE DU PONT, St. ROCH.

On trouve à ce magasin un grand assortiment d'Épicerie, Liqueurs fines, Spiritueuses et de tempérance. Aussi Flurs, Grains de toutes marques et de tous prix, Provisions, Pâtisseries, etc. PRIX MODÉRÉS.

P. F. REAUME,  
IMPORTATEUR DE  
QUINGAILLES &  
COIN DES RUES  
ST. JOSEPH ET DU PONT,  
St Roch, Québec.

A. constamment en mains un assortiment, général de Ferrures de maison, ainsi que Peintures, Hâles, Clous, et tout ce qui concerne cette branche de commerce.

A L'ENSEIGNE DU BELIER

PHILÉAS GAGNON  
TAILLEUR  
Coin des rues  
LACHAPPELLE ET DESFOSSÉS,  
ST ROCH QUEBEC.

N. B.—Se charge de tous les ouvrages concernant cette ligne d'affaires, TANT CIVIL QUE MILITAIRE.

W. Brunet & Cie.

PHARMACIENS

& PARFUMEURS

139 & 141,

RUE ST. JOSEPH, ST. ROCH.

Ont toujours en mains un grand choix de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PARFUMERIES, Articles de Toilette, Jouets en India Rubber, Remèdes Brevetés Français Anglais et Américain, en un mot tout ce qui peut rendre une pharmacie la plus complète possible.

Ouvrages en Fonte de toutes espèces seront faits sur commande à court délai.

RIVERIN PLANTÉ & CIE  
FONDEURS  
NOS 102 A 108, RUE ST. PAUL,  
QUEBEC  
ONT constamment en magasin une grande variété de Peels Simples et doubles, Peels de cuisine, Charcuterie, Charcuterie à sucre, Charcuterie à soupe, Bonnettes, etc., etc., etc.

Maison de confiance.

Magasin d'Épicerie

ET DE

Provisions générales

LECLEC ET LETELIER

No 48 Rue St Paul Québec.

En face de leur ancien poste  
D'AFFAIRES.

Assortiment considérable de tout ce qui concerne cette branche de commerce.

Thés, Sucres, Tabacs, Vins, Liqueurs, etc., etc., etc.,

AUSSI

Une infinité d'articles qu'on ne trouve pas d'ordinaire chez les autres épiciers du gros et qui sont propres à rencontrer les goûts et les besoins des pratiques, et principalement des marchands de la campagne

Une visite est sollicitée.

LECLERO ET LETELIER

48 Rue St Paul, Québec.